

Yvan Lebocey

Pantin-New Delhi

C'est avec plaisir que j'ai pu retrouver un peu de campagne dans les propositions du festival par le biais du film *Les Vaches n'auront plus de nom*. Peut-être que le sujet me touche plus que les autres ou que j'ai simplement plus touché de bovins que les autres. Ce qui est sûr c'est que je me suis tout de suite senti à l'aise. Enfin pas vraiment « à l'aise », disons « chez moi ». Pas vraiment à l'aise car, si le sujet du film se concentre sur un couple d'agriculteurs, on sait tout de suite que ça finira mal – parce qu'on en a tous connu un qui est mort financièrement ou qui a mis fin à ses jours. Pas vraiment à l'aise non plus parce qu'on sait que la Grande Nature du monde rural présentée ici ne sera ni bucolique ni pittoresque. C'est le monde rural des oubliés, des éloignés de tout – pas celui des citadins en résidence qui regardent béatement l'horizon en écrivant leur journal de confinement. J'aurai envie de tomber dans le cliché en disant que cette Nature c'est la « vraie », celle qui sent et qui salit. C'est faux. C'est le monde urbain qui est sale. Eux, c'est ceux qu'on regarde de haut, ceux dont personne n'arrive à placer le village (ici Pantin), ceux à qui on donne des leçons sur le bien-être animal, ceux dont les enfants se disent de partir loin faire des études pour fuir.

On dépeint donc ici l'histoire – ou plutôt la fin de l'histoire d'une ferme presque familiale : Jean-Paul va prendre sa retraite, ce qui oblige Sylvaine, sa femme, à expatrier ses vaches dans une ferme voisine équipée d'une trayeuse laser. Hubert, leur fils, filme ces instants. Lui ne reprendra rien parce qu'il fait du cinéma et qu'il a fait son exode en premier. Epuisés, abîmés, on voit le couple se dévouer aux dernières traites dans la ferme – avant la retraite. Eux qui connaissaient le nom de chacune de leurs vaches, qui s'endorment éreintés devant la télé le soir et qui sont tout de même tristes lorsqu'il faut hacher une vieille carne. Loin d'être misérabiliste, le film nous donne ainsi à voir des fragments de quotidiens qui avancent vers une inévitable fin par des plans directs, un point de vue simple, des langues déliées, des silences et des scènes de vie volées dans la stabule ou la cuisine. C'est une tragédie moderne et rurale. On finira même par se demander quelle est la meilleure manière de traire les vaches. Celle qui privilégie le contact avec l'animal mais qui oblige l'aliénation d'une vie ou bien l'autre, automatisée, coupée de l'animal mais plus respectueuse de l'humain humain ? Faut-il privilégier les vaches ou le couple érodé par un labeur usant ?

*Les Vaches n'auront plus de nom* nous offre un regard, au point de vue quasi-interne, sur la périlclitacion d'une ferme qui aurait pu devenir familiale et qui ne peut rivaliser avec une industrialisation motivée par des rendements effrénés. L'espoir, lui, est tombé comme les feuilles en automne – mais tout n'est pas perdu puisqu'on commence à apercevoir New Delhi à l'horizon



Lisa Lélouard et Yvan Lebocey